

03.12. 2021 20:00
Grand Auditorium

Vendredi / Freitag / Friday

Jazz & beyond

Charles Lloyd Quartet

feat. Gerald Clayton, Reuben Rogers and Kendrick Scott

Charles Lloyd saxophone, flute, tárogató

Gerald Clayton piano

Reuben Rogers double bass

Kendrick Scott drums



Den **Handysgeck**



Charles Lloyd : un portrait

Philippe Gonin

« Mon disque, « Forest Flower At Monterey », 1966, je ne savais pas qu'il était enregistré. Après le concert, l'ingé-son Wally Heider courut me voir. Il était tout excité. J'ignorais pourquoi.

« On l'a eu ! On l'a eu ! »

« On a eu quoi Wally ? »

« On l'a enregistré ! »

Fait du hasard ? Cette prestation du quartet de Charles Lloyd au Monterey Jazz Festival de 1966 lance pourtant de manière magistrale la carrière du musicien.

Ce quartet est pourtant encore jeune. À peine plus d'une année auparavant, on pouvait entendre Charles Lloyd en tournée avec le batteur Pete La Roca, le contrebassiste Albert Stinson et, musicien important dans le parcours du saxophoniste, le guitariste Gábor Szabó. Un jeune pianiste, pratiquement inconnu, mais dont la renommée ne tardera pas à grandir, l'appelle. Son nom ? Keith Jarrett. *« Keith étudiait à Boston, il n'était pas à New York [...]. Il m'a téléphoné, il voulait jouer avec moi. Il tournait avec Art Blakey. Au retour, avec Jack DeJohnette, qui voulait jouer avec moi, j'ai monté mon quartet avec Cecil McBee, Jack et Keith. Le groupe a décollé. Spéciale alchimie... »* Sacré en 1967 Jazz Artist of the Year par *DownBeat*, la seconde moitié des années 1960 est alors marquée par cet ensemble (dans lequel McBee cède bientôt sa place à Ron McClure), qui enchaîne les concerts autour du monde. Ils se rendent même, quelques années après Benny Goodman, en Union Soviétique (tournée qui fit l'objet d'un album, « Charles Lloyd in the Soviet Union », Atlantic, 1967). Les musiciens créent cette fusion entre les aspirations de chacun d'entre eux et s'en



Charles Lloyd, Keith Jarrett, Ron McClure et Jack DeJohnette
au Montreux Jazz Festival de 1967

vont explorer des territoires sonores alliant free jazz, expérimentation sonore et une sorte de tradition héritée des influences qui, notamment, marquèrent le jeune Charles Lloyd.

La fin des sixties est peut-être la période de l'histoire des musiques populaires durant laquelle la porosité des genres est la plus forte. Musique expérimentale, rock psychédélique, jazz d'avant-garde, musique extra-européenne se mêlent, se croisent en une sorte de maëlstrom musical dont témoignent les programmes des grands festivals d'alors. Une porosité des frontières qui conduit Charles Lloyd à se joindre en concert au groupe psyché de la côte ouest, The Grateful Dead. « *Le groupe fut impressionné par le quartet. Ils nous avaient entendu improviser et adorait. Ils aimaient < Dream Weaver > »*. On voit également Lloyd se produire aux côtés du Paul Butterfield Blues Band. Il y eut même, on le sait moins, un projet de collaboration avec Jimi Hendrix qu'un funeste 18 septembre 1970 empêcha de se concrétiser.

Débuts

Brosser un portrait exhaustif d'une carrière qui recouvre près de soixante années de création est une gageure impossible à tenir. Dans l'écheveau d'une discographie et d'une vie foisonnantes, tentons de tirer quelques fils, esquisse d'une œuvre riche et diverse.

Les racines du musicien, né en 1938 à Memphis (Tennessee), sont aussi multiples que le sera sa musique future : ses ascendances mêlant cultures africaine, choctaw, mongole et irlandaise nourrissent un homme dont la musique, faite de fusions, mélanges, croisements, est, sans doute aucun, reliée aux eaux boueuses de ce fleuve matriciel au bord duquel il grandit, le Mississippi.



C'est à l'âge de neuf ans qu'il reçoit son premier saxophone et écoute à la radio Charlie Parker et tous ceux qui deviennent peu à peu ses modèles, Duke Ellington, Louis Armstrong, Lester Young et ces deux autres géants du saxophone ténor que sont Sonny Rollins et John Coltrane. Tous marquent de leur empreinte un musicien qui, très tôt, sait aussi explorer d'autres horizons musicaux. Il prend quelques leçons de piano auprès de Phineas Newborn dont le style s'inscrit dans la lignée de peintures comme Art Tatum, Bud Powell ou Oscar Peterson. Newborn est occasionnellement l'un des accompagnateurs du bluesman B. B. King, qui, rapidement, engage Charles Lloyd dans son orchestre (il accompagne également à cette époque Howlin' Wolf, Bobby « Blue » Band et George Coleman).

En 1956, il quitte Memphis pour Los Angeles, afin d'y préparer un Bachelor of Music à l'Université de Californie du Sud (USC). Il joue alors dans le bigband de Gerald Wilson mais c'est dans l'orchestre de Chico Hamilton qu'il obtient son premier engagement véritablement marquant. Succédant à Eric Dolphy, parti rejoindre Charlie Mingus, il y joue du saxophone ténor mais aussi de la flûte. De 1960 à 1963, il en devient l'arrangeur et même un compositeur influent. Des albums tels « Passin' Thru » (Impulse!, 1962) ou « Man from Two Worlds » (Impulse!, 1963) sont même pratiquement intégralement composés et arrangés par Lloyd. C'est chez Hamilton qu'il rencontre le guitariste Gábor Szabó et côtoie, lors de ces jours off, le percussionniste Babatunde Olatunji.

Il quitte pourtant la formation pour rejoindre celle du saxophoniste Cannonball Adderley dont Yussef Lateef venait de partir. Il enregistre quelques albums en 1964, dont « Cannonball Adderley Live! » et « Cannonball Adderley's Fiddler on the Roof » et y rencontre Sam Jones, Louis Hayes et Joe Zawinul qui parfois

« *jouait dans les cordes du piano* » – une pratique que reprend bientôt Keith Jarrett au sein du quartet. C'est également en 1964 que paraît chez Columbia le premier disque sous son nom propre. « *Discovery!* » voit se côtoyer, aux côtés du saxophoniste, Don Friedman au piano puis, selon les séances, Eddie Khan (contrebasse) et Roy Haynes (batterie) ou Richard Davis (contrebasse) et J. C. Moses (batterie). C'est une formation plus stable, composée de Lloyd, Gábor Szabó, Ron Carter à la contrebasse et Tony Williams à la batterie qui enregistre l'année suivante l'indispensable, mais sous-estimé, « *Of Course, of Course* » dont le saxophoniste a pu dire : « *Je m'efforce toujours de trouver ce moment où la musique se produit vraiment ; j'entends par là une implication totale de chacun. Lorsque je m'entoure de Gábor, Tony et Ron, ces moments arrivent plus facilement car nous nous inspirons tous très bien les uns des autres. Cela se passe dans le jeu. Nous ne parlons pas beaucoup de nos rôles dans l'ensemble – nous nous exprimons mieux à travers nos instruments, qui sont comme des extensions de nous-mêmes.* »

Mais la formation ne fut en fait qu'éphémère. Fin 1965, c'est un autre ensemble qui voit le jour, un quartet majeur dont le premier opus, « *Dream Weaver* » (1966) marque aussi l'entrée de Lloyd dans le giron du label Atlantic.

Retraite

Malgré son indéniable succès, le quartet se sépare avant la fin de la décennie. « *Le problème était que le business voulait que je devienne un produit. Et pour devenir un produit, il me fallait donner des respectables mais ennuyeuses redites. Je ne cherchais pas la fortune et la gloire.* » Pour échapper à cette pression, Lloyd décide de prendre du recul avec le *music business* et d'aller se ressourcer dans sa propriété au bord de l'océan, Big Sur. Plusieurs hectares loin de toute « *pollution* ». « *Je ne pensais pas revenir à la musique pour me produire à nouveau en public. Je jouais de la musique en plein air. C'était si beau.* »

Sa retraite n'est pas totale : « *Moon Man* », publié en 1970 sur le label Kapp (appartenant à MCA) marque non seulement, après la séparation du quartet, la rupture de Charles Lloyd avec Atlantic mais aussi une musique qui s'infléchit vers d'autres horizons. Pour la première fois, il y a du chant, Lloyd joue également du thérémine. Ses influences sont plus nettement psychédélicques,



Michel Petrucci et Charles Lloyd en 1982

folk rock et la spiritualité, déjà présente dans « Dream Weaver », prend cette fois-ci (avec l'influence de l'islam) une place nettement affirmée. De même, ses productions, en ce début des années 1970, sont marquées par des collaborations avec des musiciens issus du monde la pop comme dans « Warm Waters » (1971), où se côtoient entre autres John Cipollina (Quicksilver Messenger Service), Dave Mason (Traffic), Mike Love, Al Jardine, Brian et Carl Wilson (The Beach Boys)... ou encore « Waves » de 1972 enregistré avec Szabó, Roger McGuinn (The Byrds) et, à nouveau, Mike Love. Les musiques du monde commencent également à insuffler une couleur nouvelle dans sa musique. Dans « Geeta » (A&M, 1973) on peut entendre les musiciens de musique classique indienne Aashish Khan et Pranesh Khan. Un album dans lequel le *Billboard* soulignait « *l'usage imaginatif des flûtes et des saxophones* ». Certes, d'aucuns trouveront que ces années 1970, quoi qu'elles recèlent quelques perles comme ce « Geeta », sont moins essentielles dans la production du musicien que ce qu'il avait pu offrir jusqu'alors. Ces albums, et c'est un signe, ne figurent même pas

dans la sélection discographique de son site officiel. Mais ces productions montrent que, musicien retiré sans être reclus, sa curiosité et son envie d'explorer des territoires nouveaux restent intacts. Il ne manquait plus qu'un déclic pour voir Charles Lloyd revenir sur le devant de la scène. Ce déclic, c'est un jeune pianiste français de dix-neuf ans encore en devenir qui va le provoquer : Michel Petrucciani.

Retour

Lorsque Petrucciani rend visite à Lloyd, une amitié sincère et profonde se noue entre les deux hommes. Petrucciani redonne le goût et l'envie de la scène au musicien et le tire de sa retraite pour partir en tournée. En 1982, chez Elektra, sort « Montreux 82 », témoignage live de la complicité des deux musiciens (accompagnés par Palle Danielsson à la basse et Sonship Theus à la batterie). Cette première collaboration discographique est suivie, en 1983, par « A Night in Copenhagen » (Blue Note). Les années 1980 commencent et pour Charles Lloyd c'est pratiquement une renaissance. Signé par ECM en 1989 (son premier album publié sur le label de Manfred Eicher est « Fish Out of Water »), Lloyd se produit et enregistre avec des musiciens de la jeune génération : Jason Moran bien sûr (membre du New Quartet, Moran enregistre en duo avec Lloyd « Hagar's Song », ECM, 2013) mais aussi Brad Mehldau, John Abercrombie et le batteur Billy Higgins. La formation donne naissance à une série d'albums dont « Voice in the Night » (1998) et « The Water is Wide » (1999), un album que Stéphane Ollivier dans *Les Inrockuptibles* décrit comme un « chef-d'œuvre de lyrisme introspectif, de simplicité et d'hédonisme fragile ». Louant « le minimalisme ultra sensible de la batterie bruisante de Billy Higgins ; l'inquiétante profondeur du toucher impressionniste de Mehldau au piano, son sens dramatique de la litote... », il conclut : « Lloyd et sa sonorité doucement étranlée, empreinte d'une fureur rentrée qui ne s'autoriserait que par bribes quelques libres échappées belles, se plongent dans l'éther de ballades somnambuliques, Délicieusement mélancoliques, elles remontent à la surface, ensommeillées, avec encore çà et là des traces de rêves inavouables qui affleurent sous le voile : c'est cet entre-deux somnolent et érotique que ce disque, tout sauf académique dans sa beauté sereine, explore avec volupté. Charles Lloyd est enfin parmi nous... ».

Dans ce quartet, l'amitié qui lie Higgins et Lloyd est forte. Pourtant, au tournant du millénaire, c'est à une nouvelle retraite que songe le saxophoniste. Mais le batteur, malade, lui fait promettre peu avant sa disparition en mai 2001, de continuer. Un album (magnifique) réunissant les deux hommes, « Which Way is East », est même publié en 2004. Bel et vibrant hommage à l'ami disparu.

Les projets et les commandes se multiplient. On le voit avec Zakir Hussain (« Sangam », ECM, 2006 avec Eric Harland à la batterie), avec la chanteuse grecque classique Maria Farantouri (« The Athens Concert », ECM, 2011) sans oublier sa plus récente formation, The Marvels (Bill Frisell, Reuben Rogers, Eric Harland) auxquels s'ajoutent, dans le dernier opus en date, « Tone Poem » (ECM, 2021), les sonorités de la steel guitar de Greg Leisz, instrument rare dans le jazz apportant à l'ensemble « *une tonalité poétique inédite* » (Marc Zisman). **Ces Marvels-là sonnent merveilleusement et peuvent sans rougir souffrir la comparaison avec le quartet magique de la fin des années 1960.**

Deux documentaires pour un homme multiple

À la fin des années 2000, un premier documentaire consacré au musicien voit le jour. *Le moine et la sirène. Le chant de Charles Lloyd*, réalisé par Fara C. et Giuseppe De Vecchi (Forest Farm Music, Art/Mezzo/Oléo Films, 2009, disponible en VOD) rend tout autant hommage au musicien qu'à celle qui est, depuis plus de cinquante ans, sa compagne et sa muse, l'artiste Dorothy Darr. Presque intimiste, on aime y découvrir Charles Lloyd se confiant, se racontant. « *Je n'ai toujours pas trouvé le son que je recherche* » aime-t-il à dire. Il faut le voir, chez Selmer, tester longuement becs et instruments pour comprendre la permanence de cette quête d'un son qu'il cherche encore

En 2012, un second documentaire, *Charles Lloyd : Arrows into Infinity*, voit le jour. Réalisé par Dorothy Darr et Jeffrey Morse, distribué par ECM et publié en DVD et Blu-ray, il reprend quelques images du précédent mais est aussi riche en documents d'archives (les séquences avec Petrucciani sont particulièrement émouvantes). « *J'ai l'espoir naïf de changer le monde avec la musique. Le son contient des molécules. Avec le public, on se rencontre. Je l'ai souvent expérimenté.*

D'où me vient cette force ? Je l'ignore. La musique m'a toujours apporté inspiration et consolation. Je veux partager ça avec les autres. » À 83 ans, c'est une certitude, Charles Lloyd possède toujours cette force. Laissons-nous porter par son « chant d'amour et de grâce ».

Guitariste, compositeur, arrangeur et enseignant-chercheur à l'Université de Bourgogne Franche-Comté, Philippe Gonin travaille sur les musiques de jazz, le rock et la musique de cinéma. Il a publié de nombreux articles et divers ouvrages consacrés, entre autres, à Magma, Pink Floyd, Robert Wyatt ou The Cure ainsi qu'à la musique à l'écran.

Charles Lloyd – Der Tonpoet

Ralf Dombrowski

Jazz ist in mindestens einer Hinsicht eine gnädige Kunst. Denn er erlaubt es Musiker*innen, in Würde zu altern. Das hängt mit einem über die Jahrzehnte hinweg sorgsam gepflegten Künstlermythos zusammen, der das stetige Voranschreiten der individuellen Entwicklung als Voraussetzung für Bedeutung behauptet. Je älter also, umso besser und authentischer. Außerdem ist Jazz mehr noch als viele Konkurrenzsparten im Konzertbetrieb eine Musik, die sich an Personalstilen einzelner Persönlichkeiten orientiert, die mit ihren Ideen ganze Schulen und Entwicklungen prägen. In der Klassik kann sich jemand einen Namen als Interpret machen, im Jazz ist der Urheber im kreativen Idealfall selbst die Referenz.

Zwar wird auch Pop immer mehr zur Angelegenheit von Bestagern und gleicht sich in Personenkult und Bewältigungsstrategien einer Verkaufslogik von Markennamen an, sekundiert vom juvenil geprägten, Hipness nachholendem Klassik-Marketing, das sich wiederum an Vermittlungsmodellen aus dem Turnschuhlager orientiert. Dem Jazz jedoch ist die Idee der Old Lions, der Legenden in den musikalischen Bauplan eingeschrieben. Und deshalb muss Charles Lloyd sich schon lange keine Sorgen mehr über die eigene Wirkmächtigkeit machen. Er zählt zu den stilprägenden Meistern seines Instrumentes, der mehrfach in seiner mehr als sechs Jahrzehnte umspannenden Karriere als Solist und Leiter wichtiger Ensembles dem Jazz eine Richtung gewiesen hat.



Charles Lloyd

Flower Of Power

Was auch an seiner Heimatstadt und deren Aura lag. Memphis, Tennessee, war eine ehemalige Südstaatenmetropole, ein Zentrum der Baumwollindustrie und nach dem Sezessionskrieg Teil der Nordstaaten mit hohem afroamerikanischen Bevölkerungsanteil und einer geowirtschaftlich günstigen Lage am Eingang des Mississippi-Deltas. Ähnlich wie in New Orleans sammelten sich dort seit dem Ende des 19. Jahrhunderts viele Musiker. Memphis wurde die Stadt des Blues, Rhythm & Blues, Soul. Al Green predigte seine Full Gospel Tabernacles, in den Sun Studios gaben sich der junge Elvis Presley, Johnny Cash, Jerry Lee Lewis die Klinke in die Hand. John Lee Hooker, Howlin' Wolf, Memphis Slim, B. B. King spielten häufig in den Clubs, seit den 1960ern sorgte dann das Label Stax für rauere Klänge im Soul-Umfeld. Musik war in Memphis allgegenwärtig, ebenso die Bürgerrechtsbewegung. Es ist die Stadt, in der 1968 Martin Luther King erschossen wurde.

Memphis vermittelte daher ein irrisierendes Stadt-Klima des schwelenden Aufbruchs, das auch der junge Charles Lloyd als erste Heimat mitbekam. Im März 1938 in einfache, kulturell aber vielfältige Verhältnisse mit Vorfahren äthiopischer, indianischer und irischer Abstammung geboren, versuchte er sein Glück zunächst als Altsaxophonist und spielte in Bands von B. B. King, Howlin' Wolf oder Bobby 'Blue' Bland. Das war gut für den Einstieg in die Welt des Rhythm & Blues, genügte dem jungen Mann aber bald nicht mehr. Lloyd zog 1956 weiter nach Los Angeles, traf während seines Studiums auf gleichgesinnte Musiker, die wie der Klarinettist Eric Dolphy, der Bassist Charlie Haden oder auch der Trompeter Don Cherry die Grenzen zu neuen, freieren Spielformen überschritten. Nach vier Jahren erwies sich auch Kalifornien als nicht ergiebig genug für die Neugier des jungen Mannes und er machte sich 1960 auf den Weg nach New York.

Es war die richtige Entscheidung. In der Band des Drummers Chico Hamilton kam Lloyd mit der agilen modernen und freien Szene der Stadt in Berührung. Er wechselte zu Tenorsaxophon und Flöte, ließ sich von John Coltrane beeindruckend, verlor aber nicht die musikalische Bodenhaftung im Blues und Soul, die er aus seiner Heimat mitgebracht hatte. Als Lloyd nach einem Intermezzo bei Cannonball Adderley sich mit einem eigenen Quartett vorstellte, das unter anderem den noch milchbärtigen, aber auffällig begabten Pianisten Keith Jarrett im Line-Up hatte, gelang ihm das Kunststück, beim Monterey Festival 1966 Rock und Jazz so zu fusionieren, dass er die Menschen vor Ort und, mit dem Konzertmitschnitt «Forest Flower», auch international ein Millionenpublikum begeisterte.

Bis zum Ende des Jahrzehnts gehörte seine Band zu den Super-groups der Sparte. Dann wurde Lloyd das unstete Künstlerleben zu anstrengend und oberflächlich. Er zog sich auf eine kalifornische Farm zurück, widmete sich Meditation, philosophischen Studien, spiritueller Erweckung und schrieb an einer Doktorarbeit. Während der Jazz im Anschluss an Free und Fusion in eine

Identitätskrise geriet, an seiner Statt Rock und Pop mit Pomp und Posen die Plattenschränke eroberten, blieb er im Hintergrund, hielt Vorlesungen und spielte gelegentlich, aber nicht regelmäßig auf öffentlichen Bühnen.

Weitere Karrieren

Wieder war es ein Pianist, der ihn wie einst der junge Jarrett herausforderte. Eigentlich hatte Lloyd für sich beschlossen, nicht mehr auf Tourneen zu gehen. Aber dann hörte er Michel Petrucciani, der ihn nach ersten Erfolgen in Frankreich auf der Suche nach einem Mentor und Vorbild in Kalifornien besuchte. Und der junge Mann mit der Glasknochenkrankheit hatte etwas so Wundervolles, wie Lloyd später in einem Interview zu Protokoll gab, dass er ihn der Welt einfach habe präsentieren müssen. Das neue Quartett mit Petrucciani, Bassist Palle Danielsson und Drummer Son Ship Theus entwickelte sich von 1982 an zu einem Festivalhighlight. Erfolg setzte ein, gesundheitliche Probleme zwangen Lloyd 1986 jedoch dazu, sich erneut aus der ersten Reihe zurückzuziehen.

Zwei Jahre später gelang ihm ein Neustart, diesmal mit einem Team rund um den schwedischen Pianisten Bobo Stenson. Lloyd hatte zuvor nicht nur die musikalischen Partner mehrfach gewechselt, sondern auch seinen Stil modifiziert und legte inzwischen neben dem kraftvollen Basissound seines Saxophons mehr Wert auf kammermusikalische, balladenhafte und verhaltene Klangfarben. Zum Tenor und der Flöte gesellten sich Experimente mit oboenähnlichen Instrumenten, so wie sich überhaupt Lloyds musikalische Welt weiter in Grenzbereiche der modernjazzigen Ausdrucksformen bewegte, ohne dabei ein strukturierendes, formales Fundament zu verlassen. Freiheit ja, aber nur mit Orientierung.

Die Pianisten blieben zentrale Partner seiner Kunst. Mit Brad Mehldau in der Band klang Lloyd neoromantisch schillernd, mit Jason Moran wirkte er stellenweise analytisch und mehr in der afroamerikanischen Moderne verankert. Darüber hinaus suchte er auch die Nähe zu inspirierenden volksmusikalischen Feldern,

zusammen mit der griechischen Sängerin Maria Farantouri oder unlängst erst mit Gitarrist Bill Frisell, der seinerseits schon lange in die Country- und Folk-Klänge rund um Idee und Mythos Nashville eintaucht und dessen Klangfarben erforscht.

Mit solchen Partnern an seiner Seite konnte sich Charles Lloyd während der vergangenen drei Jahrzehnte konsequent und inhaltlich durch die Erfahrungen früherer Phasen geprägt einer Klangsprache im Wechselspiel von Memphis und Kalifornien, New York und Europa widmen, hin zu einer sein Lebenswerk bestimmenden Haltung, die er im Interview mit der Nonchalance des Old Lion umschreibt: *«Die ganze Musik liegt für mich im Sound begründet. Während meiner Jahre gab es Höhen, Tiefen, Kehrtwenden und Einbahnstraßen, aber ich habe immer nach vorne geschaut. Mal bin ich gut aufgenommen und behandelt worden, mal schlecht. Aber das ist nicht die Frage. Es geht um die Fähigkeit, durch alle diese Phasen hindurchzugehen und wieder aufzustehen. Wir sind nur Geister auf einem menschlichen Weg und können unser Haus nicht auf einer Brücke bauen.»*

Poet aus Erfahrung

Wenn sich Charles Lloyd also mit 83 Lebensjahren wieder auf Tournee gibt, muss er nichts mehr beweisen. Er kann stattdessen Musik aus sich heraus wirken lassen, in der Gemeinschaft mit künstlerischen Koryphäen, die ihn ebenso stilkompetent umrahmen, wie gestalterisch herausfordern. Gerald Clayton zum Beispiel stammt selbst aus einer traditionsreichen Jazz-Familie. Mit einem viel beschäftigten Kontrabassisten als Vater und einem erfahrenen Saxophonisten als Onkel war der Weg zum Klavier und der Musik nicht weit. Clayton studierte bei Billy Childs und Kenny Barron in New York, lernte außerdem in verschiedenen Familien-Combos, aber auch bei Arbeitgebern seines Vaters, die wie Monty Alexander oder Oscar Peterson zur ersten Liga des traditionellen Modern Jazz gehörten. Seit einem guten Jahrzehnt hat er sich als klangfarbenversierter Gestalter mit einem Hang zum Groove einen Namen gemacht, fest verankert in der afroamerikanischen Spieltradition, dabei aber ebenso in der Lage, das komponierte zugunsten struktureller Freiheit hinter sich zu lassen.



Charles Lloyd Quartet

Der Kontrabassist Haresh Raghavan wiederum stammt ursprünglich aus Northbrook, Illinois, ist aber längst ein Teil der umtriebigen Jazzszene von New York, nachdem er zunächst an der University Of Southern California studiert hatte. Musikalisch vielseitig interessiert und ebenso wandlungsfähig, konnte man ihn im Laufe der vergangenen zwei Jahrzehnte beispielsweise an der Seite einer Sängerin und Songwriterin wie Becca Stevens, aber auch im Trio des pianistischen Konstruktivisten Vijay Iyer oder des Theoriesouveräns Ambrose Akinmusire erleben. Raghavan gehört außerdem seit einem guten Jahrzehnt zu den Bassisten, die das Glück haben, mit Eric Harland arbeiten zu können, einem Giganten der rhythmischen Präzision und Finesse. Ursprünglich aus Houston, Texas, landete Harland in den 1990ern über die Vermittlung von Wynton Marsalis in der New Yorker Community, fand schnell seinen Platz im Umfeld der M-Base-Aktivistin, die wiederum dem Afrikanischen in der

amerikanischen Urbanität nachforschten. Spätestens seit der Jahrtausendwende spielt Harland von Dave Holland über Kenny Garrett bis zum SF Jazz Collective mit der Edel-Garde der modernen Perfektionisten. Er folgte außerdem seinen spirituellen Interessen, studierte Theologie und arbeitet als Pfarrer, wenn er nicht mit Musik unterwegs ist.

Flankiert von einem derart empathischen Team kann sich Charles Lloyd getrost dem gemeinsamen Fluss der Ideen überlassen. Auf seinem Album «Tone Poem» spannte er zuletzt den Bogen von der pfiffigen motivischen Noblesse Ornette Colemans über flötenmeditative Balladenklänge bis hin zu kraftvollen Klangausbrüchen mit einer Nuance trancehafter Versenkung. Und als Old Lion des modernen Jazz kann er sich den Luxus erlauben, die Karten für eine Tournee womöglich wieder neu zu mischen. Die Erfahrungen eines wechselhaften, aber ebenso ereignisreichen und inspirierenden Künstlerlebens lassen alle Optionen kreativer Opulenz offen.

Ralf Dombrowski, Musikjournalist, Buchautor und Fotograf, schreibt seit 1994 über Musik mit Schwerpunkt Jazz. Er arbeitet für die Süddeutsche Zeitung, den Bayerischen Rundfunk, Spiegel Online und zahlreiche Fachmagazine.

Interprètes

Biographies

Charles Lloyd saxophone, flute, tárogató

NEA Jazz Masters and recipient of the Ordre de Chevalier des Arts et des Lettres, Charles Lloyd, continues to elevate the art form with each performance and recording. Born in Memphis, Tennessee 1938, from an early age, Lloyd was immersed in that city's rich musical life and was exposed to jazz. He began playing the saxophone at the age of nine. Pianist Phineas Newborn became his mentor and took him to Irvin Reason for lessons. His closest friend in high school was trumpeter, Booker Little. Lloyd worked in Phineas Sr's band and became a sideman in the Blues bands of B. B. King, Howlin' Wolf, Johnnie Ace, Bobbie «Blue» Bland, and others. In 1956 Lloyd moved to Los Angeles and graduated from the University of Southern California. During this period Lloyd played in Gerald Wilson's big band, and formed his own group that included Billy Higgins, Don Cherry, Bobby Hutcherson, Scott LAFaro and Terry Trotter. Lloyd joined Chico Hamilton in 1960. His influence as a composer quickly pushed the group in a more progressive post-bop direction when Hamilton asked him to be the group's «music director». In 1964 Lloyd left Hamilton's group to join alto saxophonist Cannonball Adderley. He recorded two albums as a leader for Columbia Records, Discovery and Of Course; his sidemen included Gabor Szabo, Don Friedman, Herbie Hancock, Ron Carter, Tony Williams and Pete La Roca. In 1965 Lloyd formed a quartet with pianist, Keith Jarrett, bassist, Cecil McBee, drummer, Jack DeJohnette. It was a meeting of straight-ahead post-bop, Free jazz, rock and world music. Their music quickly caught the attention of jazz fans and critics. They achieved



Charles Lloyd

crossover success with young rock fans and became the first jazz group to play in the famed Fillmore. The album «Forest Flower, Live at Monterey» sold over one million copies. When approached by pianist, Michel Petrucciani in 1981, he resumed performing for two years to help Petrucciani get a footing on the world stage, before retreating again to his secluded life in Big Sur. Following a near death experience in 1986, Lloyd decided to rededicate himself to music. In 1989, Lloyd reestablished an active touring schedule and began recording for ECM Records. Noteworthy albums include «Fish Out of Water», «Canto», «Voice In The Night», «The Water Is Wide» (featuring Brad Mehldau, John Abercrombie, Larry Grenadier and Billy Higgins) «Sangam» with Zakir Hussain and Eric Harland. His New Quartet with Jason Moran, piano, Reuben Rogers, bass and Eric Harland, drums has three recordings on ECM; «Rabo de Nube» (2008) was voted #1 recording for the 2008 *Jazz Times* Reader's and Critic's Poll and «Mirror» (2010) and «Passin' Thru» on Blue Note Records (2017). Commissioned by Jazztopad in Wroclaw, Poland to write a new composition to premiere at their 2013 festival, Lloyd wrote *Wild Man Dance Suite* for piano, bass, drums, cimbalom and lyra, released on Blue Note Records in April 2015. Lloyd formed a new group called The Marvels featuring Bill Frisell on guitar, Reuben Rogers, Eric Harland and Greg Leisz on steel guitar. Their first release «I Long To See You» (Blue Note 2016) featured guest tracks by Willie Nelson and Norah Jones. «Vanished Gardens» (Blue Notes Records 2018) is a Marvels collaboration with the great American singer and poet Lucinda Williams. Jazztopad Festival created two additional and important commissions for Lloyd – the 2017 project titled «Red Waters, Black Sky» was an homage to his great grandmother Sallie Sunflower Whitecloud, who refused to walk the Trail of Tears and all of the indigenous people who had their homelands taken away from them. This multimedia project was written for string quartet, choir and the Marvels. The lush arrangements were written by Michael Gibbs. Lloyd's wife Dorothy Darr created the video that became the backdrop for the performance. In 2019, Jazztopad requested a new performance of the *Wildman Dance Suite*, this time with orchestra.

Michael Gibbs, again, wrote the arrangements and the resulting performance was a resounding success. In celebration of his 80th birthday in 2018, Blue Note Records released a limited edition box set; «8, Kindred Spirits, Live from the Lobero» featured fellow Memphian, Booker T. Jones. The box set includes CD, LP and DVD of the concert along with a 96 page book of photos commemorating Lloyd's life and legacy. His newest recording, the sixth for Blue Note Records (2021) is «Tone Poem» and once again, features the Marvels.

Gerald Clayton piano

Gerald Clayton searches for honest expression in every note he plays. With harmonic curiosity and critical awareness, he develops musical narratives that unfold as a result of both deliberate searching and chance uncovering. The four-time Grammy-nominated pianist/composer formally began his musical journey at the prestigious Los Angeles County High School for the Arts, where he received the 2002 Presidential Scholar of the Arts Award. Continuing his scholarly pursuits, he earned a Bachelor of Arts in piano performance at USC's Thornton School of Music under the instruction of piano icon Billy Childs, after a year of intensive study with NEA Jazz Master Kenny Barron at The Manhattan School of Music. Clayton won second place in the 2006 Thelonious Monk Institute of Jazz Piano Competition. Expansion has become part of Clayton's artistic identity. His music is a celebration of the inherent differences in musical perspectives that promote true artistic synergy. Inclusive sensibilities have allowed him to perform and record with such distinctive artists as Diana Krall, Roy Hargrove, Dianne Reeves, Ambrose Akinmusire, Dayna Stephens, Kendrick Scott, John Scofield, Ben Williams, Terell Stafford & Dick Oatts, Michael Rodriguez, Terri Lyne Carrington, Avishai Cohen, Peter Bernstein and the Clayton Brothers Quintet. Clayton also has enjoyed an extended association since early 2013, touring and recording with saxophone legend Charles Lloyd. 2016 marks his second year as Musical Director of the Monterey Jazz Festival On Tour, a project that has featured his trio along with Ravi Coltrane,



Gerald Clayton



Reuben Rogers

Nicholas Payton, Terence Blanchard and Raul Midón on guitar and vocals. Clayton's discography as a leader reflects his evolution as an artist. His debut recording, «Two Shade» (ArtistShare), earned a 2010 Grammy nomination for Best Improvised Jazz Solo for his arrangement of Cole Porter's «*All of You*». «*Battle Circle*», his composition featured on The Clayton Brothers' recording «The New Song and Dance» (ArtistShare), received a Grammy nomination for Best Jazz Instrumental Composition in 2011. He received 2012 and 2013 Grammy nominations for Best Jazz Instrumental Album for «Bond: The Paris Sessions» (Concord) and «Life Forum» (Concord), his second and third album releases. Capturing the truth in each moment's conception of sound comes naturally to Clayton. The son of beloved bass player and composer John Clayton, he enjoyed a familial apprenticeship from an early age. Clayton honors the legacy of his father and all his musical ancestors through a commitment to artistic exploration, innovation and reinvention. In the 2016/17, Clayton turns his imaginative curiosity toward uncovering the essence of the *Piedmont Blues* experience and expression in early twentieth century Durham. A Duke University commission, Clayton's evening-length composition will explore a mixed media performance that features some of the most resonating voices in contemporary music. Last time Gerald Clayton played at Philharmonie Luxembourg was with his trio during 2010/11 season.

Reuben Rogers double bass

Reuben Rogers, born 1974 and raised in the Virgin Islands, was exposed to a wide variety of music including Calypso, Reggae, Jazz, Latin and Gospel. Encouraged by his parents, Rogers was motivated to explore his exceptional musical talent. His first instrument was the clarinet. He then experimented with the piano, saxophone, drums and guitar, before finding his true love in the bass at the age of 14. As a result of playing the bass, Rogers was awarded numerous awards. He received various grants and scholarships from the St. Thomas Arts Council and other local organizations. He was chosen to study at Interlochen

Arts Camp in Michigan and Berklee College of Music five-week summer program in Boston. Upon completing Berklee's summer program, Rogers was awarded a scholarship to the College of Music. After enrolling in 1992, he was the recipient of several outstanding student awards including a scholarship from the Fish Middleton Jazz Society. Rogers earned his Bachelor of Music degree from Berklee College in 1997. Since attending Berklee, Rogers has had the opportunity to work extensively with such jazz notables as Charles Lloyd, Wynton Marsalis, Roy Hargrove, Joshua Redman, Marcus Roberts, Branford Marsalis, Nicholas Payton, Carl Allen, Billy Pierce, Betty Carter, Danilo Perez, Johnny Griffin, Phil Woods, Donald Harrison, Mulgrew Miller, Jackie McLean, Benny Green, Mark Whitfield, Cyrus Chestnut, Tom Harrell, George Duke, Marlana Shaw and Dianne Reeves. Working with these great musicians has enabled Rogers to tour Europe, Canada, South America, Japan, The United Kingdom, Australia, China, Cuba, the Caribbean and the United States. Rogers has recorded with numerous musicians on such labels as GRP Records, Atlantic Records, Blue Note Records, Impulse Records, Verve Records, Alfa Records, King Records, Warner Brothers and Criss Cross Records and Max Jazz Records. Rogers returns to his home in the Virgin Islands and conducts jazz workshops in the schools when his schedule permits. His commitment to supporting the arts is exhibited through concert performances to raise funds for music scholarships for Virgin Islands students. Last time Reuben Rogers appeared at Philharmonie Luxembourg was 2017 with Sarah McKenzie.

Kendrick Scott drums

Kendrick Scott was born and raised in Houston. The first encounters Kendrick had with the drums were in church, where his parents, Kenneth and Stepheny and older brother were involved in the music ministry. Scott was later accepted to Houston's famed High School for the Performing and Visual Arts (HSPVA) where his high school career culminated in many awards; the most notable being The Clifford Brown/Stan Getz



Kendrick Scott

Fellowship, given by the International Association for Jazz Education (IAJE) and The National Foundation for the Advancement of the Arts. Upon graduation from high school in 1998, Kendrick was awarded a scholarship to attend the famed Berklee College of Music in Boston, MA, majoring in Music Education. Since graduating from Berklee in 2002, Scott has performed with a variety of name artists including the Jazz Crusaders, guitarist Pat Metheny, saxophonists Joe Lovano and Kenny Garrett, vocalists Dianne Reeves, Lizz Wright, Gretchen Parlato and trumpeter Terence Blanchard, to name a few. He also was a member of the Berklee-Monterey Quartet, performing at the legendary Monterey Jazz Festival in 1999/2000, 2002 and 2007. Scott's debut recording with his group Oracle recorded *The Source* in 2006, including pianists Aaron Parks and Robert Glasper, guitarist Lionel Loueke, vocalist Gretchen Parlato and others. Scott also performed with the Terence Blanchard Quintet on the album «A Tale of God's Will» (A Requiem for Katrina) (2007), which was nominated for two Grammy Awards for 2008. Kendrick was a member of the band that accompanied Terence Blanchard to the Monterey Jazz Festival's 50th anniversary in 2007 and Scott embarked on the 22-state tour, starting in January 2008 with the 50th Anniversary MJF All-Star Band. It featured the leaders of the past, present and future with Terence Blanchard on trumpet, James Moody on saxophone, Benny Green on piano, Derrick Hodge on bass and jazz vocalist Nnenna Freelon. Scott also currently plays with the Charles Lloyd Quartet. Last time Kendrick Scott played at Philharmonie Luxembourg was as a side man of Herbie Hancock's.

Jazz & beyond

Prochain concert du cycle «Jazz & beyond»
Nächstes Konzert in der Reihe «Jazz & beyond»
Next concert in the series «Jazz & beyond»

05.02. 2022 20:00
Grand Auditorium
Samedi / Samstag / Saturday

Maria Schneider Orchestra presents «Data Lords»

La plupart des programmes du soir de la Philharmonie sont disponibles avant chaque concert en version PDF sur le site www.philharmonie.lu

Die meisten Abendprogramme der Philharmonie finden Sie schon vor dem jeweiligen Konzert als Web-PDF unter www.philharmonie.lu



your comments are welcome on
www.facebook.com/philharmonie

Partenaire automobile exclusif:



Mercedes-Benz

Impressum

© Établissement public Salle de Concerts
Grande-Duchesse Joséphine-Charlotte 2021
Pierre Ahlborn, Président
Stephan Gehmacher, Directeur Général
Responsable de la publication: Stephan Gehmacher
Rédaction: Lydia Rilling, Charlotte Brouard-Tartarin,
Dr. Tatjana Mehner, Anne Payot-Le Nabour
Design: Pentagram Design Limited
Imprimé par: Print Solutions
Tous droits réservés.



LE GOUVERNEMENT
DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG
Ministère de la Culture